

« Transformer l'impossible en possible »

RUTH OJIAMBO OCHIENG est une activiste africaine qui milite pour les droits des femmes, en particulier dans des situations où celles-ci sont touchées par des conflits armés. Elle travaille depuis de nombreuses années pour Isis -Women's International Cross Cultural Exchange (Isis-WICCE). Basée à Kampala (Ouganda), cette organisation utilise différentes stratégies créatives pour générer et partager l'information et les connaissances afin de permettre aux femmes de développer leur potentiel de leadership et de participer aux processus décisionnels.

Quel est votre parcours ? Comment en êtes-vous arrivée à travailler pour Isis-WICCE ?

J'y suis entrée lorsqu'Isis-WICCE a déménagé en Afrique dans le but de faire entendre la voix des femmes africaines auprès de la communauté internationale, en 1995.

J'ai commencé à travailler comme coordonnatrice de la communication et de la documentation. Je partageais les valeurs de l'organisation – travailler pour les plus vulnérables, essayer d'accroître la visibilité des plus marginalisés. Ce sont les mêmes valeurs avec lesquelles j'ai grandi et compris que c'est ainsi que l'humanité devrait vivre.

J'ai grandi dans l'Est de l'Ouganda rural. Dans une famille qui respectait toutes les vraies valeurs humaines: l'équité, la justice et l'égalité; une famille qui reconnaissait que nous sommes tous des êtres humains. Je me souviens que mes parents disaient «on ne peut pas être heureux si notre voisin ne l'est pas». J'ai grandi avec comme valeur essentielle le partage, et en portant mon attention sur ceux qui n'ont pas eu la même chance que moi. Mon

père et ma mère ont beaucoup insisté sur notre éducation. Cela a eu un fort impact sur ce que je voulais faire et réussissais à faire (...).

Ainsi, quand j'ai commencé à travailler en 1995, mes collègues et moi, nous essayions de comprendre comment l'organisation pouvait contribuer à faire entendre la voix des femmes africaines dans le débat mondial. (...) Nous nous sommes rendu compte que personne ne connaissait la vie des femmes dans les situations de conflits. Et en tant que femme ayant vécu toute la période d'Idi Amin Dada dans une telle situation, il était naturel pour moi de penser qu'il fallait faire entendre la voix des femmes africaines.

Les hommes écrivent des livres et se décrivent comme des héros et il n'y a qu'une petite ligne sur les femmes alors que ce sont elles qui subissent la plupart des violences. Elles sont violées, elles sont déplacées. De sorte que lorsqu'Isis-WICCE a décidé de travailler dans le domaine des «femmes, de la paix et de la sécurité», en 1995, après Beijing, c'était tout à fait en phase avec mon expérience de vie. Sous la dictature d'Amin Dada, nous devions fuir constamment, nous perdions nos proches. Lorsqu'il a été chassé du pays, je venais d'avoir mon premier enfant et nous avons dû quitter Kampala avec mon mari. (...) Mon frère est aussi mort durant cette période. Le conflit armé était partout, ma vie, mon ménage et les communautés avec lesquelles je vivais, nous étions tous au cœur du conflit.

Quelles activités avez-vous mises en œuvre à cette époque ?

Nous avons démarré l'initiative 'faire entendre les voix des femmes rurales'. Nous avons étendu le centre de documentation hors des quatre murs de notre bâtiment et sommes allés sur le terrain à la rencontre des femmes, pour recueillir leurs récits – les bons, les moins bons et les horribles mauvais. Nous voulions empêcher qu'elles soient considérées seulement comme des victimes; nous tenions à montrer leur force intérieure! Cela nous a incités à documenter ces récits. Elles ont tant à raconter sur la guerre, sur ce qu'elles ont fait et que personne d'autre n'a fait. Isis-WICCE est fière d'être l'organisation qui a fait tomber les barrières de la recherche grâce à l'idée d'utiliser des méthodes de recherche différentes sur les femmes dans les conflits, en partageant leurs vies. Pour leur faire exprimer la violence et être capables de découvrir comment elles ont utilisé leur pouvoir intérieur pour transformer l'impossible en possible.

C'est ainsi que nous nous sommes aperçus que cela ne servait à rien de parler d'elles sans faire le lien entre la recherche et la guérison. Nous avons eu une autre idée. La guérison des femmes nécessitait surtout que l'on traite à la fois leur corps, leur esprit et leur âme. Il est impossible d'accroître le pouvoir des femmes avec ces antécédents: il faut d'abord les guérir. Nous avons donc inventé 'l'intervention médicale d'urgence' qui s'appelle désormais 'Guérir le corps, l'esprit et l'âme'. Nous avons dit aux médecins: «nous n'avons pas d'argent pour faire venir ces femmes dans vos cliniques, c'est vous qui devez aller dans les communautés rurales pour comprendre ce qu'elles vivent et ce qu'elles ont à dire». Nous sommes allés travailler avec les médecins dans les zones rurales. Il s'agissait de psychologues et de psychiatres, et naturellement des chirurgiens, pour analyser la situation et identifier les femmes ayant besoin d'être opérées et qui étaient ensuite transférées dans des centres de santé adéquats. Cette expérience a transformé la manière de travailler de ces médecins. Ils ne regardent plus leurs patients uniquement d'un point de vue médical, mais ont pris conscience des questions sociales. (...)



“ On ne sera jamais heureux si notre voisin ne l'est pas. ”



Ruth Ochieng (à gauche) à l'inauguration d'une maison remise à une veuve sans abri (District de Kasese, Ouganda).

Grâce au succès de l'initiative en Ouganda, nous avons pu obtenir des fonds des Objectifs du Millénaire pour le développement du Gouvernement des Pays-Bas. Cela nous a permis de répliquer ce modèle au Libéria et au Soudan du Sud, avec succès. (...) Après avoir entendu toutes ces femmes, nous avons réfléchi à ce qu'elles pourraient faire. En Ouganda, par exemple, celles qui avaient reçu un traitement et une formation sont retournées dans leur communauté et ont ouvert leur propre organisation communautaire! Les personnes qui transforment véritablement les vies des femmes dans les situations de conflits, ce sont les femmes leaders au niveau de la communauté. En Ouganda, elles ont mobilisé et organisé les femmes pour devenir des bâtisseurs de la paix au niveau du village et du district. Cela a eu un impact significatif au niveau national, car elles ont largement contribué au processus de paix de Juba (2006-2008), puis au plan de reconstruction national. Nous avons analysé le plan pour comprendre s'il respectait les besoins des femmes. Ces femmes ont fait le suivi des activités du Gouvernement ougandais, les mesures prises pour la guérison des femmes, leur émancipation économique et leur participation au processus de paix. (...)

Certaines d'entre elles ont fait partie des administrations locales. Certaines sont devenues gouverneures au niveau local! Certaines ont même été élues Membres du Parlement de l'Ouganda! (...) Au Soudan du Sud, nous avons formé 50 femmes pendant deux ans et demi, et 16 d'entre elles sont devenues députées au niveau national ou des états. (...)

Que peuvent espérer les femmes pour l'avenir en Afrique?

L'avenir est entre les mains des femmes. Nous avons vu les organismes locaux, nationaux et internationaux arriver avec des instruments formidables comme la Résolution de l'ONU 1325 (sur les femmes, la paix et la sécurité), mais ce que nous ne voyons pas, c'est comment ceux qui sont au pouvoir assurent leur mise en œuvre. Dans le cas de la Résolution 1325, de nombreux pays ont déclaré que c'est le moyen d'améliorer la participation des femmes au processus de paix, mais jusqu'à présent, les femmes ne sont toujours pas assises à la table des négociations!

Nous voulons un avenir dans lequel les femmes de tous horizons (universitaires, militantes, techniciennes du gouvernement, défenseuses des droits de l'homme...) aient une place, un avenir dans lequel elles peuvent identifier ensemble les lacunes des processus de paix car les femmes et les hommes n'ont pas la même perception de la paix. Les hommes semblent considérer qu'instaurer la paix veut dire « cessons les combats, reconstruisons ce que nous avons détruit en termes d'infrastructures, partageons le pouvoir », mais l'édification de la paix ne fonctionne que si l'intervention est holistique, en mettant les femmes les plus touchées au cœur de la réponse, en prenant en compte les dimensions sociales et culturelles.

Quels sont pour vous les principaux défis à surmonter?

Le plus grand défi est que je ne vois pas les plus défavorisés tirer le moindre avantage des débats à l'échelle internationale.

Les tendances individualistes et le manque de responsabilisation aux différents niveaux sont aussi des problèmes. Comment peut-on oser s'approprier l'argent du gouvernement et ne pas affecter les fonds là où ils sont destinés ?

Naturellement, un défi important est le financement des organisations de femmes à la base qui ont déjà du mal à recruter des membres! Vous finissez par travailler sans relâche parce que les donateurs veulent que vous montriez que vous avez accompli ce que vous étiez censés faire, même s'ils n'ont aucune idée des problèmes que vous rencontrez. (...) En fait, ce sont les ONG et les organisations communautaires qui font l'essentiel! Il faut le dire: elles ont besoin d'un soutien financier à plus long terme.

A un niveau personnel, un engagement comme le mien ne laisse pas beaucoup de temps pour la famille, les enfants, et si vous n'avez pas un époux compréhensif, cela peut même semer la zizanie au sein de votre ménage! Je suis si heureuse d'avoir un mari qui est aussi un défenseur des droits humains et qui comprend pourquoi nous faisons ce travail. Il m'est d'un grand soutien!

Enfin, si nous n'avions pas un personnel compétent et dévoué à Isis-WICCE, nous n'aurions jamais pu atteindre les milliers de personnes que nous avons touchées en Afrique.

* Pour en savoir plus, contacter:
isis@starcom.co.ug
www.isis.or.ug